

VÉRONIQUE DOMINGUEZ-GUILLAUME
ET ÉLISABETH GAUCHER-RÉMOND (DIR.)

EXPÉRIENCES CRITIQUES

Approche historiographique
de quelques objets littéraires médiévaux





EXPÉRIENCES CRITIQUES

Approche historiographique de quelques objets littéraires médiévaux

Quelle est la place des études littéraires médiévales dans un contexte scientifique où, des Annales à la *microstoria*, les sciences humaines apportent un éclairage sans cesse renouvelé aux savoirs qu'elles constituent ?

Devenu académique, le savoir sur les textes littéraires médiévaux a été soumis à un examen où bien souvent, l'histoire littéraire leur a attribué une place aussi restreinte que discutée. L'ouvrage évoque quelques-uns des critères qui ont déterminé cette histoire particulière, une histoire de la critique où se sont succédés engouements et rejets. Existe-t-il une « New Philology » ? Le roman du XIII^e siècle est-il réaliste ? Dans un premier temps sont étudiés quelques débats, ainsi que des notions formelles comme celles de motif, d'art poétique ou de genre, et enfin la question des relations entre l'homme et l'œuvre : quel fut le rôle de tous ces éléments dans le classement, l'évaluation et l'appréciation des textes littéraires médiévaux ? Dans un second temps, des études de cas explorent le fonctionnement de ces outils critiques dans deux domaines : le roman arthurien et la lyrique.

Loin d'en faire le procès, les contributions éclairent les pouvoirs exercés par les gestes critiques successifs sur les objets littéraires médiévaux. Et des premiers jugements étudiés à l'engagement de chaque contributeur, c'est une histoire vive qui s'écrit, la pluralité des démarches s'accompagnant de surprises et de créations.

Illustration : Maurice Lalau, illustration du *Roman de Tristan et Iseut renouvelé* par Joseph Bédier, Paris, H. Piazza et Cie, [1909], planche X, « Toute la nuit, traversant pour la dernière fois les bois aimés, ils cheminèrent sans parole » © Bibliothèque interuniversitaire de la Sorbonne



ISBN : 979-10-231-3265-6

<https://sup.sorbonne-universite.fr>

EXPÉRIENCES CRITIQUES



Cultures et civilisations médiévales
collection dirigée par Jacques Verger et Dominique Boutet

Dernières parutions

Le Manuscrit unique. Une singularité plurielle
Élodie Burle-Errecade & Valérie Gontero-Lauze (dir.)

Le Rayonnement de la cour des premiers Valois à l'époque d'Eustache Deschamps
Miren Lacassagne (dir.)

Ambedeus. Une forme de la relation à l'autre au Moyen Âge
Cécile Becchia, Marion Chaigne-Legouy et Lætitia Tabard (dir.)

Épistolaire politique. II. Authentiques et autographes
Bruno Dumézil & Laurent Vissière (dir.)

Imja et name. Aux sources de l'anthropologie germanique, anglo-saxonne et slave
Olga Khallieva Boiché

Lire en extraits. Lecture et production des textes de l'Antiquité à la fin du Moyen Âge
Sébastien Morlet (dir.)

Savoirs et fiction au Moyen Âge et à la Renaissance
Dominique Boutet & Joëlle Ducos (dir.)

Épistolaire politique. I. Gouverner par les lettres
Bruno Dumézil & Laurent Vissière (dir.)

Prédication et propagande au temps d'Édouard III Plantagenêt
Catherine Royer-Hemet

Intus et foris. Une catégorie de la pensée médiévale?
Manuel Guay, Marie-Pascale Halary & Patrick Moran (dir.)

Wenceslas de Bohême. Un prince au carrefour de l'Europe
Jana Fantysová-Matějková

L'Enluminure et le sacré. Irlande et Grande Bretagne, VII^e-VIII^e siècles
Dominique Barbet-Massin

Les Usages de la servitude. Seigneurs et paysans dans le royaume de Bourgogne
(VI^e-XV^e siècle)

Nicolas Carrier

Rerum gestarum scriptor. Histoire et historiographie au Moyen Âge. Mélanges Michel Sot
Magali Coumert, Marie-Céline Isaïa, Klaus Krönert & Sumi Shimahara (dir.)

Hommes, cultures et sociétés à la fin du Moyen Âge.
Liber discipulorum en l'honneur de Philippe Contamine
Patrick Gilli & Jacques Paviot (dir.)

Véronique Dominguez-Guillaume
et Élisabeth Gaucher-Rémond (dir.)

Expériences critiques

Approche historiographique
de quelques objets littéraires médiévaux

Ouvrage publié avec le concours de Sorbonne Université

Sorbonne Université Presses est un service général
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

© Sorbonne Université Presses, 2019, 2023
ISBN de l'édition papier : 979-10-231-0598-8

Mise en page 3d2s/Emmanuel Marc Dubois (Paris/Issigeac)
d'après le graphisme de Patrick Van Dieren

SUP
Maison de la Recherche
Sorbonne Université
28, rue Serpente
75006 Paris

sup@sorbonne-universite.fr

<http://sup.paris-sorbonne.fr>

tél. : (33)(0)1 53 10 57 60

PREMIÈRE PARTIE

Historiographie : théories et notions

SECONDE PARTIE

**« Expériences critiques » :
études de cas**

Matière ou manière ?
Le roman arthurien

LE ROMAN ARTHURIEN TARDIF EN PROSE :
UN CORPUS NÉGLIGÉ ET RÉHABILITÉ ?
POUR UN PARCOURS CRITIQUE ET HISTORIOGRAPHIQUE
DU MOYEN ÂGE À NOS JOURS

Christine Ferlampin-Acher

Université Rennes 2 – CELLAM, Institut universitaire de France

Le roman arthurien tardif en prose est un corpus qui a désormais sa place dans les histoires littéraires : en témoigne le chapitre dirigé par Jane Taylor dans *The Arthur of the French*¹. Comme l'exposait Thierry Delcourt dans son volume consacré à la littérature arthurienne, « longtemps négligée, cette production tardive est aujourd'hui redécouverte² ». Loin de Gustave Lanson, qui voyait dans la fin du Moyen Âge « un avortement irrémédiable et désastreux³ », *Artus de Bretagne* et ses suites, *Ysaïe le Triste*, *Le Chevalier au Papegaut*, *Perceforest* constitueraient un corpus qui, après avoir fait partie de ce que les organisatrices du colloque qui nous a rassemblés appellent le « salon des refusés », serait en cours de réévaluation et de réhabilitation.

C'est cette affirmation que nous nous proposons de discuter et nuancer. Si la production arthurienne des XII^e et XIII^e siècles a été négligée du XVI^e au début du XIX^e, au contraire le corpus tardif a été surévalué et a monopolisé l'attention, avant une relégation dont il faudra préciser les conditions, entre 1850 et 1950 : on n'a pas oublié *Perceforest* comme on a oublié Chrétien de Troyes. D'autre part, nous verrons, plus rapidement, les étapes de la redécouverte de ce corpus, qu'un simple parcours des derniers bulletins bibliographiques arthuriens rend évidente⁴, avant de cerner quelques problèmes posés par la notion de corpus arthurien tardif.

1 Glyn S. Burgess et Karen Pratt (dir.), *The Arthur of the French. The Arthurian Legend in Medieval French and Occitan Literature*, Cardiff, University of Wales Press, 2006, p. 488-527.

2 Thierry Delcourt, *La Littérature arthurienne*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 2000, p. 88-98.

3 Gustave Lanson, *Histoire de la littérature française* [1894], Paris, Hachette, 1955, p. 142.

4 Dans le premier numéro du *Bulletin bibliographique de la Société internationale arthurienne* (1949), aucune entrée (sur les 226 que comporte le volume) ne concerne ces textes. Dans le vol. 2, de même, aucune référence (sur les 246) ne porte sur ce corpus. En revanche, dans le vol. 62 (2010), parmi 877 entrées 15 concernent ces textes, et dans le vol. 63 (2011), on en relève 12.

On considère souvent que du ^{xvi}^e au début du ^{xix}^e siècle, l'ensemble de la littérature arthurienne a été oublié et que les œuvres tardives l'ont été encore davantage, éclipsées par les *Amadis*, ou entraînées dans la défaveur par ceux-ci⁵. Or le destin des œuvres tardives n'est pas le même que celui de Chrétien ou des proses du ^{xiii}^e siècle. Au ^{xvi}^e siècle, si les romans arthuriens en vers n'ont pas eu la faveur de l'imprimerie et des doctes, les romans arthuriens tardifs en prose sont édités et connus⁶ : paraissent *Perceforest* et un de ses extraits, *Le Chevalier doré, Artus de Bretagne, Ysaïe le Triste*⁷. La diffusion est large et l'on trouve ces romans dans de nombreuses bibliothèques, comme celle de Fernand Colomb, le fils du découvreur de l'Amérique⁸. Les censeurs ont peut-être éprouvé d'autant plus le besoin de les dénigrer qu'ils avaient un véritable public, dévalorisant certes car plutôt féminin et jeune (ce sont des textes à quoi, comme le dit Montaigne, l'« enfance s'amuse »)⁹. Par ailleurs ces romans tardifs exercent une influence littéraire notable, par exemple sur Rabelais¹⁰, l'*Alector* de Barthélémy Aneau, les *Contes amoureux* attribués à Jeanne de Flore ou *Gerart d'Euphrate*¹¹, et ils sont traduits, en anglais pour *Artus*¹², en italien et en espagnol pour *Perceforest*¹³.

- 5 Voir, pour quelques exemples de jugements, Nicole Cazauran, « *Amadis de Gaule* en 1540 : un nouveau "roman de chevalerie" », dans *Les Amadis en France au ^{xvi}^e siècle*, Paris, Éditions rue d'Ulm, coll. « Cahiers Saulnier », 2000, p. 21-39 ; Philippe Ménard, « La réception des romans de chevalerie à la fin du Moyen Âge et au ^{xvi}^e siècle », *Bulletin bibliographique de la Société internationale arthurienne*, XLIX, 1997, p. 234-273 ; Michel Simonin, « La réputation des romans de chevalerie selon quelques listes de livres (^{xvi}^e-^{xvii}^e s.) », dans *L'Encre et la lumière : quarante-sept articles (1976-2000)*, Genève, Droz, 2004, p. 179-187 ; ainsi que les nuances et perspectives proposées par Francesco Montorsi, « *Un fatras de livres à quoy l'enfance s'amuse* : lectures de jeunesse et romans de chevalerie au ^{xvi}^e siècle », *Camenuiae*, 4, 2010, p. 1-10.
- 6 À l'inverse, l'érudit Claude Fauchet (auteur d'un *Recueil des antiquités gauloises et françaises* en 1579 et d'un *Recueil de l'origine de la langue et poésie française* en 1581) connaît le *Conte du Graal*, mais pas *Perceforest*.
- 7 Voir Cédric E. Pickford, « Les éditions imprimées des romans arthuriens en prose antérieures à 1600 », *Bulletin bibliographique de la Société internationale arthurienne*, XIII, 1961, p. 99-109.
- 8 Voir Jean Babelon, *La Bibliothèque française de Fernand Colomb*, Paris, Champion, 1913.
- 9 Sur ce sujet, je me permets de renvoyer à mon article « La matière arthurienne en langue d'oïl à la fin du Moyen Âge : épuisement ou renouveau, automne ou été indien ? », *Bulletin bibliographique de la Société internationale arthurienne*, LXIII, 2011, p. 258-294. On trouve un *Artus* chez un artisan (Philippe Ménard, « La réception des romans de chevalerie à la fin du Moyen Âge et au ^{xvi}^e siècle », art. cit., p. 43).
- 10 Qui fut, par exemple, bon lecteur de *Perceforest*.
- 11 En particulier pour ce qui est de l'imaginaire féerique ; voir la thèse d'Alexandra Hoernel, soutenue en 2011 sous la dir. de Jean-Jacques Vincensini, à Tours : *Le Lignage des fées. Écriture et transmission de la féerie aux ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles*.
- 12 L'édition d'*Arthur of Lyttel Brytayne* (trad. John Bouchier, Lord Berners) est à paraître, à partir de la thèse soutenue par Alexandra Costache-Babcinschi à Poitiers, en 2012, sous la dir. de Stephen Morrison.
- 13 Sur la version italienne, voir Francesco Montorsi, « *Le Perceforesto* et son contexte éditorial », dans Christine Ferlampin-Acher (dir.), *Perceforest. Un roman arthurien et sa réception*, Rennes, PUR, 2012, p. 395-406. Sur la version espagnole, voir Ian Michael, « The Spanish *Perceforest*: a recent discovery », dans William Rothwell et al. (dir.), *Studies in Medieval*

Ils donnent lieu à des spectacles, on met en scène *Perceforest* en Angleterre¹⁴. Les proses survivent donc nettement mieux que les vers et l'on met alors sur le même plan les grands cycles en prose du XIII^e et les œuvres tardives : dans son coq-à-l'âne bien connu, Marot associe *Perceforest*, Gauvain et Arthur¹⁵. Nivelé par la confusion avec les proses du XIII^e et les romans de chevalerie renaissants, le corpus arthurien tardif n'est pas différencié, alors même qu'il a une postérité propre, essentiellement portée par les éditions anciennes.

Passons aux XVII^e et XVIII^e siècles. On considère souvent, en particulier depuis l'article d'Albert Pauphilet dans *Le Legs du Moyen Âge*¹⁶, que la matière arthurienne, quand elle n'est pas complètement oubliée, est dépréciée. Or on constate que le roman arthurien tardif en prose résiste beaucoup mieux que le reste du corpus : on en parle beaucoup, on le lit, et on est loin de le dévaloriser systématiquement. Les éditions du XVI^e siècle continuent à circuler, sur la table de travail d'un Sarasin ou d'un Chapelain par exemple. Un nouveau lectorat est touché par les éditions de la Bibliothèque bleue de Troyes¹⁷. Des volumes collectifs sur la réception du corpus romanesque médiéval (considéré au sens large, incluant souvent les proses épiques tardives) ont paru ces dix dernières années¹⁸. L'évaluation de cette « mémoire » cependant se fait au prix d'un amalgame, qui correspond à la perception des contemporains, entre des textes d'époques, d'inspirations et de poétiques diverses. Centrer l'approche sur le corpus distinct des romans arthuriens tardifs permet d'affiner la réflexion.

La référence aux « vieux romans », souvent (mais pas exclusivement) au cours d'une réflexion sur le genre romanesque, passe par des énumérations¹⁹, qui

Literature and Languages in Memory of Frederick Whitehead, Manchester, Manchester University Press, 1973, p. 209-218.

- 14 L'histoire du Chevalier Doré a été adaptée au théâtre à Londres en 1599, sous le titre *Clyomon and Clamydes*. On peut penser que la traduction de Lord Berners n'y est pas étrangère.
- 15 « À propos de *Perceforest*, / Lyt on plus Artus, et Gauvain ? », dans sa seconde épître « Du coq-à-l'âne ».
- 16 Albert Pauphilet, *Le Legs du Moyen Âge. Études de littérature médiévale*, Melun, Librairie d'Argence, 1950.
- 17 Voir Thierry Delcourt et Elisabeth Parinet (dir.), *La Bibliothèque bleue et la littérature de colportage*, Paris/Troyes, École des chartes/La Maison du boulanger, 2000.
- 18 On signalera, sans prétendre à l'exhaustivité : Isabelle Diu, Elisabeth Parinet et Françoise Vielliard (dir.), *Mémoire des chevaliers. Édition, diffusion et réception des romans de chevalerie du XVII^e au XX^e siècle*, Paris, École des chartes, 2007 ; Danielle Quéruel (dir.), *Mémoires arthuriennes*, actes du colloque des 24, 25 et 26 mars 2011, Troyes, Médiathèque du Grand Troyes, 2012 (en particulier Michel Stanesco, « *Le bon temps de la brave jeunesse / Des chevaliers errants : la mémoire arthurienne en France au XVI^e et au XVII^e siècle* », p. 207-230).
- 19 L'effet de liste est net par exemple chez Pierre-Daniel Huet, dans son *Traité de l'origine des romans* : « De ce nombre étaient les Romans de Garin le Loheran, de Tristan, de Lancelot du Lac, de Bertain, du Saint-Graal, de Merlin, d'Artus, de Perceval, de *Perceforest*, et de la plupart de ces vingt-sept poètes qui ont vécu devant l'an mille trois cents, dont le président Fauchet a fait la censure » (éd. Camille Esmein-Sarrazin, dans *Poétiques du roman : Scudéry*,

limitent les analyses précises, et lorsqu'il y a énumération de romans, qu'il s'agisse de condamner ou non ce genre fabuleux, on cite, en France et ailleurs, toujours à peu près les mêmes textes (ou personnages) : le trio gagnant est Perceforest, Lancelot, Tristan, comme par exemple chez Étienne Pasquier, qui signale comme « mensongers » « nos anciens romans de Perceforest, Lancelot du Lac, Tristan de Lyonnois »²⁰.

Si les références sont souvent vagues et ne permettent pas de savoir de quel *Lancelot*, de quel *Tristan* il est question, il semble bien que c'est par les éditions du xvi^e siècle, reprises au xvii^e, plus que par les manuscrits, que ces œuvres sont connues, et que plus que le texte de Chrétien de Troyes, c'est la version en prose, éditée régulièrement, qui assure la postérité de l'amant de Guenièvre. Ces noms ne rendent pas compte de la diversité de la production médiévale (ni même de la diffusion des éditions anciennes, car, par exemple, *Guiron/Méliadus* est nettement moins évoqué que Lancelot)²¹. *Perceforest* est le texte le plus souvent cité et pendant trois siècles il sera un exemple obligé dans la réflexion littéraire sur le genre romanesque, comme le montre la description de la Romancie dans le *Voyage merveilleux du prince Fan-Féredin* (1735), où Zazaraph le cite, parmi les habitants les plus anciens :

On se souvient du nom et des aventures de ces premiers habitants de Romancie, entre autres d'Artus et des chevaliers de la Table Ronde, Palmerin d'Olive et Palmerin d'Angleterre, Primaleon de Grèce, Perceforêt, Amadis [...]. On les voyait se signaler par mille exploits inouïs, pêle mêle avec les génies, les fées, les enchanteurs [...], ce qui faisoit de la Romancie le plus beau pays du monde²².

Sont donc cités *Perceforest*, parfois *Artus* (non sans confusion entre Artus de Bretagne et le roi Arthur), plus rarement *Ysaïe*, jamais *Le Chevalier au Papegaut*. Si pour *Le Chevalier au Papegaut* l'absence d'édition du xvi^e siècle peut fournir une explication, ce n'est pas le cas d'*Ysaïe*, qui a été édité à trois reprises, par Galliot du Pré, Philippe le Noir et Olivier Arnoullet. Le désintéret pour ce texte surprend et suggère que si l'absence d'édition du xvi^e siècle a bloqué la survie de certains textes, il ne suffit pas qu'il existe une édition pour que l'on n'oublie

Huet, *Du Plaisir et autres textes théoriques et critiques du xvii^e siècle sur le genre romanesque*, Paris, Champion, 2004, p. 525-526.

20 Étienne Pasquier, *Le Catéchisme des jésuites, ou Examen de leur doctrine* [1602], éd. Claude Sutto, Sherbrooke, Éditions de l'université de Sherbrooke, 1982.

21 Les bibliothèques fournissent des titres plus variés, mais on y retrouve couramment *Artus*, *Ysaïe* et *Perceforest*. Voir par exemple Jean-Marc Chatelain, « De l'errance à la hantise : la survivance des chevaliers aux xvii^e et xviii^e siècles », dans Isabelle Diu, Élisabeth Parinet et Françoise Viellard (dir.), *Mémoire des chevaliers, op. cit.*, p. 35-48.

22 Père Guillaume-Hyacinthe Bougeant, *Voyage merveilleux du prince Fan-Féredin dans la Romancie*, Paris, Lemerrier, 1735, p. 104 (éd. Jean Sgard et Géraldine Sheridan, Saint-Étienne, Publications de l'université de Saint-Étienne, 1992).

pas une œuvre. Des facteurs autres ont dû assurer le succès de certains romans : l'homophonie entre Artus de Bretagne et le roi des Bretons, l'étonnante diversité de *Perceforest*... On constate cependant que les textes dont on garde mémoire (*Artus et Perceforest*) sont aussi ceux qui ont été traduits.

Mentionnons quelques témoins, divers, qui, sans que l'on prétende à l'exhaustivité, rendent compte, par la variété des dates, des langues, des genres, de la monotonie des noms cités²³, en général dans des énumérations qui n'établissent ni distinction ni hiérarchie entre les œuvres. *Perceforest* est une référence obligée quand on parle du roman de la fin du XVI^e au XVIII^e siècle, comme le montrent François de La Noue dans ses *Discours politiques et militaires* (1587)²⁴, *Les Mille Imaginations de Cypilles* (1609)²⁵, Charles Sorel dans *De la connaissance des bons livres* (1664)²⁶, le *Dictionnaire de l'Académie* de 1694²⁷, M.G. Lewis dans *The Monk* (1796)²⁸, Louis Dutens en 1794 dans ses *Tables généalogiques des héros de romans*²⁹... *Perceforest* monopolise l'attention, au point d'être considéré comme le représentant des vieux romans, et même du roman en général, par exemple chez Jacques Cazotte qui, en 1763, dans les dernières lignes de la préface du premier volume de ses *Œuvres badines et morales* (1788)³⁰, estime le terme « roman » très vague, appliqué qu'il est à *Gil Blas*, *Télémaque* et *Perceforest*. Du XVI^e au XVIII^e siècle, alors que le roman contemporain explore, avant l'explosion du XIX^e siècle, les voies d'un possible renouvellement, *Perceforest*, à côté de *Lancelot* et *Tristan*, porte l'essentiel des références au genre romanesque ancien.

L'intérêt porté à ces textes n'est pas seulement littéraire. On leur trouve aussi une valeur historique et philologique, quand on s'intéresse à la chevalerie

- 23 On trouvera les références et les citations dans l'article de Michel Stanesco, cité *supra* et dans Camille Esmein-Sarrazin, « Les "vieux romans", entre contre-modèle et étape historique. Place et fonction du roman du Moyen Âge dans la réflexion théorique sur le genre romanesque au XVII^e siècle » ; Emmanuel Bury et Francine Mora (dir.), *Du roman courtois au roman baroque*, Paris, Les Belles Lettres, 2004, p. 459-469.
- 24 Cité par Nicole Cazauran (« *Amadis de Gaule* en 1540 : un nouveau "roman de chevalerie" », art. cit.) dans l'éd. de Frank Edmund Sutcliffe, Genève, Droz, 1967, p. 162 (p. 121 de l'éd. de 1588).
- 25 Cité par Gustave Reynier, « Le roman sentimental avant *L'Astrée* », dans Emmanuel Bury et Francine Mora (dir.), *Du roman courtois au roman baroque*, op. cit., p. 180, note 2.
- 26 Cité par Michel Stanesco, « *Le bon temps de la brave jeunesse / Des chevaliers errants* », art. cit., p. 221.
- 27 *Dictionnaire de l'Académie française*, Paris, J. B. Coignard, 1694, s.v. « Roman », t. II, p. 415-416, qui oppose « vieux romans, romans modernes » et mentionne pour les premiers *Lancelot*, *Perceforest*, *Le Roman de la Rose*, *Amadis*.
- 28 Le héros dit avoir trouvé ennuyeuse la lecture de *Tyrant le Blanc*, *Palmerin*, *Perceforest* et du *Chevalier du Soleil* (certainement *Méliador*) : ce dernier roman, tout comme *Tyrant*, n'est pas fréquemment mentionné.
- 29 Louis Dutens, *Tables généalogiques des héros de romans*, Londres, M. Edwards, 2^e éd., 1796, p. 18 pour *Ysaïe le Triste*, p. 19 pour *Perceforest*.
- 30 Jacques Cazotte, *Œuvres badines et morales*, Londres, s.n., 1788, t. I, p. 14.

ou à la langue médiévale, comme Vulson de La Colombière en 1648 dans son *Vrai Théâtre d'honneur et de chevalerie* (où il s'appuie à trois reprises sur « l'excellent roman de *Perceforest*³¹ »), le père Ménestrier dans son *Traité des tournois, joustes, carrousels et autres spectacles publics* de 1669³², ou La Curne de Sainte-Palaye, qui pirate *Perceforest* dans son *Dictionnaire historique* et ses *Mémoires sur l'ancienne chevalerie*³³, voire, moins connu, Aubert de la Chesnaye des Bois en 1767 dans son *Dictionnaire historique des mœurs, usages et coutumes des Français*³⁴. On s'intéresse aussi à ces textes pour d'autres raisons : retenons la lecture alchimique de Blaise de Vigenère³⁵ ou Jacques Gohory dans son *Livre de la fontaine périlleuse* de 1572³⁶, voire l'intérêt galant chez Jean Chapelain³⁷. Insistons aussi sur la dimension folklorique. Le roman tardif est marqué par une « folklorisation », une féerisation³⁸, et c'est à ce titre qu'il a pu être lu, goûté

- 31 Marc de Vulson de La Colombière, *Le Vrai Théâtre d'honneur et de chevalerie, ou le Miroir héroïque de la noblesse*, Paris, A. Courbé, 1648, p. 130, 225 et 288. Le témoignage « historique » de *Perceforest* est mentionné au sujet de la venaison confite, des tournois et des vœux chevaleresques. Sur Vulson, voir Bernard Teyssandier, « Vulson de La Colombière lecteur de manuscrits médiévaux », dans Danièle Quérueil (dir.), *Mémoires arthuriennes*, op. cit., p. 289-312.
- 32 Claude-François Ménestrier, *Traité des tournois, joustes, carrousels et autre spectacles publics*, Lyon, J. Muguet, 1669. Il explique (p. 81) que le sujet des spectacles a pu être emprunté à l'Antiquité, ou, en des siècles « moins spirituels », à *Lancelot*, *Primaleon* et *Perceforest*, ce qui correspond à un trio souvent rencontré. Comme Vulson, il a été intéressé par les vœux de *Perceforest* (p. 293).
- 33 Voir Gilles Roussineau, « *Perceforest* dans La Curne et Godefroy », dans Frédéric Duval (dir.), *Frédéric Godefroy*, Paris, École des chartes, 2003, p. 159-174.
- 34 François-Alexandre Aubert de la Chesnaye des Bois, *Dictionnaire historique des mœurs, usages et coutumes des français*, Paris, Vincent, 1767, p. 135 : une citation assez longue du premier volume de *Perceforest* est donnée au sujet des « faveurs » données par les dames.
- 35 Voir François Secret, « Blaise de Vigenère à l'hôtel Bellevue », *Bibliothèque d'humanisme et Renaissance*, 31, 1969, p. 115-127.
- 36 Voir Pascale Mounier, « Le roman humaniste : un genre indéfini ou composite ? », dans Hélène Baby (dir.), *Fiction narrative et hybridation générique dans la littérature française*, Paris, L'Harmattan, 2006, chap. III.
- 37 Si Chapelain, dans son *De la lecture des vieux romans*, écrit en 1646-1647, mentionne *Lancelot* sans faire référence à un texte tardif, son « imitateur », Jean-François Sarasin (dans son dialogue *S'il faut qu'un jeune homme soit amoureux*, paru en 1663 dans ses *Œuvres complètes*) évoque non *Lancelot*, mais *Perceforest*, qu'il compare à l'œuvre d'Homère, et sur lequel il s'appuie pour prouver que l'amour rend excellent : « Mais que ce *Perceforest* se trouve à propos sur vostre table ! Il me souvient en effet d'un endroit, qui parmi le nombre infini dont toutes les pages sont pleines, doit suffire pour cette preuve. » S'étant alors fait donner le livre, « je suis, dit il, tombé heureusement sur l'endroit que je cherchois, dont je vous expliquerai le sujet, avant que de vous en lire quelque chose ». Suivent quatre pages où alternent, un peu à la façon des extraits que développera plus tard la Bibliothèque universelle des romans, des résumés et des citations. Avant de passer à la lecture, le personnage commente : « Il vaut mieux vous réciter par endroits le jargon de la Cronique qui parmi sa barbarie a quelque chose d'assez plaisant », avant la conclusion : « Ces fragments de *Perceforest*, dit alors Monsieur de Trilport, ont une naïveté qui me plaist fort ».
- 38 C'est ce que j'ai montré pour *Perceforest* dans *Perceforest et Zéphir : propositions autour d'un récit arthurien bourguignon*, Genève, Droz, 2010, p. 263-289, et pour *Artus*, dans « D'un monde à l'autre : *Artus de Bretagne* entre mythe et littérature, de l'antiquaire à la fabrique

et repris par Mme d'Aulnoy, dont il est certain qu'elle avait bien lu *Perceforest* puisqu'elle nomme un singe Perceforêt dans *Le Prince Lutin*.

Les romans arthuriens tardifs, d'abord et surtout *Perceforest*, mais aussi *Artus* et *Ysaïe*, étaient donc connus et lus, et même dans le détail, grâce aux éditions du xvi^e siècle et de la Bibliothèque bleue³⁹, avant que la mode des extraits ne se développe. Après que Sarasin dans son dialogue a intégré des citations de *Perceforest*, Tressan, dans son *Corps d'extraits de romans de chevalerie*, s'intéresse à *Artus*, dont il contribue à assurer la mémoire, même déformée, à partir de morceaux choisis, tandis que la Bibliothèque universelle des romans donne des extraits de *Perceforest*, *Artus* et *Ysaïe*⁴⁰.

Cet intérêt pour *Perceforest*, *Artus* et *Ysaïe*, souvent au détriment de tout le reste du corpus arthurien, y compris les grandes proses du xiii^e siècle, est finalement beaucoup plus durable qu'on le pense généralement. Il se note jusque vers 1850. Une étude exhaustive est encore à mener, et je me limiterai à quelques exemples. Dunlop, dans son *History of Fiction*⁴¹, qui connaît Chrétien de Troyes et ses œuvres, s'attarde aussi sur *Perceforest* (p. 100-106), qu'il trouve « *entertaining* » et « *excellent* »⁴², et sur *Artus*, dont il loue la composition (p. 106). En 1824, dans le tome XVI de *L'Histoire littéraire de la France*, consacré au xiii^e siècle, *Perceforest* est mis sur le même plan que les œuvres de Chrétien de Troyes. En 1825, dans *La Gaule poétique*, Louis de Marchangy mentionne le nom de Chrétien de Troyes, mais fait douze références, dont des citations d'après l'édition Galliot Dupré de 1518, à *Perceforest*⁴³. En 1831, Noël et Carpentier publient à Paris, chez Le Normant père, deux volumes de *Philologie française* : dans ce dictionnaire, aucune citation n'est empruntée à Chrétien de Troyes, mais *Perceforest* fournit plusieurs références (par exemple dans le second volume,

de faux meubles bretons », dans Christine Ferlampin-Acher et Denis Hùe (dir.), *Le Monde et l'autre monde*, Orléans, Paradigme, 2002, p. 129-168.

- 39 En effet, si la Bibliothèque bleue préfère la geste carolingienne à la légende arthurienne, elle donne cependant à lire un extrait de *Perceforest* (voir Marie-Dominique Leclerc, « Le Chevalier Doré ou comment déconstruire l'entrelacement de *Perceforest* », dans Christine Ferlampin-Acher [dir.], *Perceforest. Un roman arthurien et sa réception*, *op. cit.*, 2012, p. 372-394).
- 40 Sur *Artus*, voir Christine Ferlampin-Acher, « *Artus de Bretagne* du xiv^e au xvii^e siècle : merveilles et merveilleux », dans Emmanuel Bury et Francine Mora (dir.), *Du roman courtois au roman baroque*, *op. cit.*, p. 107-122.
- 41 John Colin Dunlop, *The History of Fiction*, 3 vol., Edinburgh, Longman, Hurst, Rees, Orme, and Brown, 1814.
- 42 Le sous-titre de cet ouvrage [...] *being a critical account of the most celebrated prose works of fiction, from the earliest Greek romances to the novels of the present age*) témoigne de son ambition.
- 43 Louis de Marchangy, *La Gaule poétique, ou l'Histoire de France considérée dans ses rapports avec la poésie, l'éloquence et les beaux-arts*, Paris, C.-F. Patris, 1825. Voir Michel Stanesco, « Moyen Âge vivant et conscience historique chez Louis de Marchangy », dans Isabelle Diu, Élisabeth Parinet et Françoise Viellard (dir.), *Mémoire des chevaliers*, *op. cit.*, p. 118-130.

aux entrées « Neantise », p. 412, « Recerceller » [« ce joli mot »], p. 726, et « Reverentissime », p. 761).

Cette présence de *Perceforest* dans des textes divers, dictionnaires, histoires, histoires littéraires, s'appuie sur les éditions du xvi^e et sur les extraits de 1776 de la Bibliothèque universelle des romans⁴⁴, qui accorde aussi une place à *Artus*. *Perceforest* se retrouve aussi en bonne place dans le travail allemand de Friedrich W. Schmidt paru en 1825 et traduit en français en 1842, *Les Romans en prose des cycles de la Table Ronde et de Charlemagne*. Dans son parcours des œuvres arthuriennes, Schmidt s'appuie sur les éditions du xvi^e (*Lancelot* dans l'édition de 1533), sur les extraits de la Bibliothèque universelle des romans (pour Merlin par exemple), voire pour *Artus* sur la traduction anglaise de John Bouchier. Les romans tardifs sont placés sur le même plan que les autres, et occupent la moitié de l'étude. Le texte qui intéresse le plus Schmidt est *Perceforest*, et c'est uniquement sur lui qu'il mène un travail de comparaison entre l'extrait de la Bibliothèque universelle des romans et une édition du xvi^e siècle.

194

Jusque vers 1850⁴⁵, on recourt encore aux anciennes études des xvii^e et xviii^e siècles sur le roman, malgré les avancées de la médiévistique. *Perceforest* bénéficie de cette inertie alors que se développent les études sur le Graal et la littérature arthurienne. Si la médiévistique est en quête des origines et à ce titre se désintéresse de textes qu'on commence à deviner tardifs, on continue, dans les panoramas consacrés au roman, à accorder la primauté à *Perceforest*, voire à *Artus* et *Ysaïe*. Parallèlement, en 1869, sous la plume d'Alfred Delvau, une *Collection de romans de chevalerie mis en prose en français moderne*, qui prend en quelque sorte le relais de la Bibliothèque universelle des romans du siècle précédent, donne une version d'*Artus*, mais pas de *Perceforest*, peut-être trop long et trop complexe pour le polygraphe expéditif qu'est Delvau. C'est le signe d'un déclin de *Perceforest*, qui se lit par exemple aussi dans l'évolution des notes données par les éditeurs aux allusions que fait Marot à *Perceforest*, Arthur et Gauvain dans le coq-à-l'âne cité plus haut : si en 1731 *Perceforest* semble reconnu dans les annotations, dans les années 1850 son souvenir devient imprécis⁴⁶.

44 Voir Fanny Maillet, « *Perceforest* démantibulé dans la Bibliothèque universelle des romans : des noms, douze vœux, un lai », dans Christine Ferlampin-Acher (dir.), *Perceforest. Un roman arthurien et sa réception*, op. cit., p. 407-420.

45 En 1857 encore, lorsque Louis de Loménie dresse un panorama du « Roman jusqu'à *L'Astrée* » dans la *Revue des deux mondes* (12, 1857, p. 593-633), il donne peu de références précises au roman médiéval, mais il cite *Lancelot*, *Tristan* et *Perceforest*.

46 Dans l'édition de 1824, parue à Paris chez Rapilly, des *Œuvres complètes* de Clément Marot, le coq-à-l'âne donne lieu à une note qui fait de *Perceforest* et Gauvain deux chevaliers de la Table Ronde, indistinctement (t. 1, p. 505). Les notes fournies dans l'édition de 1731, parue à La Haye chez P. Gosse et J. Néaulme, expliquaient en revanche que *Perceforest* est un « roman de chevalerie fort long et fort ennuyeux » (t. 1, p. 491).

À partir de Paulin Paris, tandis que la médiévistique prend son essor, les romans arthuriens tardifs cèdent le pas à des textes plus anciens, dont l'intérêt dans la quête des origines est plus évident, à des textes moins proches des romans de chevalerie et des *Amadis*. Paulin Paris, dans son étude des manuscrits de Jacques de Nemours de 1836-1838⁴⁷, mentionne *Perceforest*; *Perceforest* est enfin lu d'après les manuscrits, et non plus d'après les anciennes éditions ou les extraits :

Nous [en] possédons deux exemplaires manuscrits qui ne remontent pas au-delà de la seconde partie du xv^e siècle. Je ne puis croire que sa composition soit de beaucoup plus ancienne [...] ; tant d'autres détails y semblent inspirés par les mœurs du xv^e siècle, qu'on est forcé de regarder tout ce qui s'en éloigne comme autant de pastiches plus ou moins habiles. Je place *Perceforest* sur la ligne des *Amadis*, et pour l'époque et pour le caractère de la composition. [...] Du reste le *Perceforest* est bien inférieur en mérite à l'*Amadis*. On y chercheroit vainement cet esprit, cet aimable et gracieux enjouement qui fait passer les récits les plus invraisemblables du monde ; c'est un livre d'éducation à l'usage de la jeune noblesse. Des détails de tournois, des descriptions héraldiques, de l'érudition mythologique en quantité ; mais des scènes de tendresse fort peu tendres, des peintures et des descriptions d'amour fort peu contagieuses⁴⁸.

Ce paragraphe certes sanctionne *Perceforest*, qui pâtit du rapprochement avec *Amadis*, mais en même temps il me paraît, tant au niveau de la datation que de l'allusion au pastiche, très perspicace. Cependant on peut se demander si *Perceforest* est la véritable cible de ces critiques : Paulin Paris enchaîne sur une critique de l'extrait de *Perceforest* de la Bibliothèque universelle des romans (« un très-méchant extrait⁴⁹ ») et sur une mise en cause de La Curne de Sainte-Palaye, nourri de *Perceforest*⁵⁰. Plus que le roman médiéval, c'est le *Perceforest* enfant chéri du siècle passé, dans la Bibliothèque universelle des romans et chez La Curne, qui est critiqué. Paradoxalement Paulin Paris, alors qu'il lit *Perceforest* dans le texte et avec finesse, semble surtout agacé par le *Perceforest* du xviii^e siècle.

47 Paulin Paris, *Les Manuscrits français de la Bibliothèque du roi*, Paris, Techener, 1836-1838.

48 *Ibid.*, p. 143.

49 *Ibid.*, p. 145.

50 « Sainte-Palaye n'a guère cité que Froissart et Perceforest : il auroit dû leur préférer les chroniques de Saint-Denis, les Romans de la Table Ronde et surtout les chansons de geste dont nous parlerons ailleurs » (*ibid.*, p. 145). Un jugement voisin sur La Curne se lit dans une note apportée à son édition de *Li Romans de Garins le Loherain* (Paris, Techener, t. II, 1835, p. 179) : « ses mémoires sur l'ancienne chevalerie présentent un travail précieux encore aujourd'hui ; mais il serait plus complet si l'auteur avait aussi bien connu nos chansons de geste que Perceforest ». Sur Paulin Paris, voir Hélène Bui, « Paulin Paris et la redécouverte de la littérature médiévale », dans Élisabeth Parinet et Françoise Viellard (dir.), *Mémoire des chevaliers*, op. cit., p. 75-90.

Désormais, et pour un siècle, le roman arthurien tardif est oublié. Comme le note Françoise Viellard dans son compte rendu de l'édition de *Perceforest* de Jane Taylor, *Perceforest* « fait partie de cette catégorie d'œuvres qui ont joui d'une renommée considérable au Moyen Âge et au XVI^e siècle, et qui étaient encore goûtées au XVIII^e siècle, mais sur lesquelles les critiques du XIX^e siècle, ont vomi leur mépris⁵¹ ». Désormais, les textes arthuriens tardifs font vraiment partie du salon des refusés, de 1850 à 1950. Seul Gaston Paris publie en 1894 un article sur le Conte de la rose de *Perceforest*, où cependant il émet un jugement négatif, bien proche de celui de son père⁵².

196

Après le silence des années 1850-1950, cependant, s'est amorcée une redécouverte, portée d'une part par la saturation des études sur le Moyen Âge central en littérature, par l'intérêt des historiens pour la fin du Moyen Âge, mais aussi par les études folkloriques – intérêt qui remonte au XVIII^e siècle et que l'on a retrouvé chez Gaston Paris : Jean Barchilon, qui s'intéressait au folklore et au conte du XVIII^e siècle, a été parmi les premiers à redécouvrir *Perceforest*⁵³. Quand l'intertextualité a conquis en force les études médiévales, les œuvres tardives sont de plus en plus devenues des laboratoires fabuleux, nourries qu'elles étaient de trois siècles de roman.

Résumons comment s'est opérée cette redécouverte, dont l'établissement d'éditions scientifiques est à la fois le signe et le catalyseur⁵⁴. Le *Papegaut* a une place originale. C'est lui qui a été le plus radicalement oublié, c'est lui aussi qui est édité le premier, en 1896, par Ferdinand Heuckenamp. Pourquoi Heuckenamp a-t-il édité ce texte ? Parce qu'il s'intéressait à la fin du Moyen Âge (il a aussi travaillé sur Chartier et Christine de Pizan) ? Grâce à cette édition,

51 *Bibliothèque de l'École des chartes*, 139, 1981/1, p. 111-112.

52 « Le Conte de la rose dans le roman de *Perceforest* », *Romania*, 23, 1894, p. 78-140 : « L'auteur était parfaitement impuissant à incarner dans des personnages doués de vie et à mettre en scène des récits intéressants l'idéal, d'ailleurs assez factice, dont il voulait faire l'inspiration de son roman. Ses héros ne sont que des armures empanachées qui marchent et qui parlent ; leurs aventures sont invraisemblables sans exciter la curiosité. Le merveilleux à la fois le plus absurde et le plus monotone forme l'élément principal d'une très grande partie des récits ; le style est prolixe et sans nerf ; des sujets même assez heureux sont traités d'une façon en même temps plate et baroque. Il faut faire exception pour le personnage assez original de Zéphir, lutin malicieux plutôt que malfaisant qui s'amuse à traverser et parfois aider toutes les entreprises des chevaliers du Franc Palais, et pour les deux contes dont l'existence a depuis longtemps été signalée dans le roman » (p. 88). L'ouvrage d'Ursula Bähler *Gaston Paris et la philologie romane* (Genève, Droz, 2004) rend compte du désintérêt de Gaston Paris pour ce corpus (l'article sur le Conte de la rose n'est pas mentionné parmi les travaux arthuriens, mais parmi les articles portant sur le folklore).

53 Jean Barchilon, « L'histoire de *La Belle au bois dormant* dans le *Perceforest* », *Fabula*, 31, 1990, p. 17-23, et Jean Barchilon et Ester Zago, « La renaissance du *Roman de Perceforest* », *Les lettres romanes*, 46, 1992, p. 275-292.

54 On trouvera pour cette partie, résumée, les références manquantes et des précisions dans « La matière arthurienne en langue d'oïl à la fin du Moyen Âge : épuisement ou renouveau, automne ou été indien ? », art. cit.

Le Chevalier au Papegaut fait son entrée dans la critique, par exemple dans l'ouvrage de James Douglas Bruce de 1928 consacré à *L'Évolution du roman arthurien*⁵⁵. Malgré cette édition précoce, il faut attendre pour que ce roman attire à nouveau la critique, avec en particulier les travaux de Patricia Victorin.

Pour *Ysaïe le Triste*, le renouveau passe par les travaux, dont la thèse, du canadien Barrington F. Beardsmore, dans les années 1970, par l'édition du texte en 1989 et les articles d'André Giachetti, puis la thèse de Patricia Victorin en 2002. En ce qui concerne *Artus*, à voir le site Arlima (par ailleurs une véritable mine pour les chercheurs), il y a encore beaucoup à faire : il mélange le *Roman d'Artus* édité par Sommer et notre *Artus de Bretagne*, et il cite comme « édition » la version de Delvau⁵⁶. Pourtant le texte a été étudié par Sarah Spilsbury dans les années 1970. Malgré les avancées notables de cette chercheuse, ce roman s'est endormi avant d'être relancé par Nicole Cazauran, spécialiste des romans de chevalerie du xvi^e siècle⁵⁷. J'ai fait paraître avec Nicole Cazauran le fac-similé de l'édition de 1584, et depuis je n'ai jamais abandonné ce texte, auquel j'ai consacré une récente édition⁵⁸ et plusieurs articles. Quant à *Perceforest*, c'est lui, finalement comme autrefois, qui a suscité le plus de travaux : si l'édition commencée par Jane Taylor, puis menée magistralement à bien par Gilles Roussineau, a favorisé les études sur ce texte, dans les années 1950 déjà il y avait de part et d'autre de l'Atlantique un frémissement d'intérêt : Robert Guilford Lewis lui a consacré son Phd en 1949 ; Louis-Fernand Flutre, dans les mêmes années, écrivait une excellente série d'articles (à nouveau essentiellement à partir de l'édition du xvi^e d'ailleurs) et Jeanne Lods proposait la première synthèse en 1951. À nouveau, peut-être parce que le texte n'était pas édité, l'engouement retomba pendant presque trente ans, jusqu'aux années 1980 : le comparatiste Jean Barchilon attirait l'attention sur *Troÿlus et Zélandine* et proposait à Droz la réédition de l'imprimé de 1528, le projet restant inabouti ; les éditions de Jane Taylor puis Gilles Roussineau lançaient divers chercheurs sur ce texte, parmi lesquels Michelle Szkilnik, Anne Berthelot, Sylvia Huot et moi-même, et deux nouvelles monographies parurent.

55 James Douglas Bruce, *The Evolution of Arthurian Romance from the Beginnings Down to the Year 1300* [1923-1924], Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 2^e éd., 1928, t. II, p. 31-32. *Perceforest* est absent. *Ysaïe* est présent dans une longue note, p. 25-26, à la suite de la dissertation de Julius Zeidler *Der Prosaroman Ysaïe le Triste*, Halle a. S., Druck von E. Karras, 1901.

56 En ligne : http://www.arlima.net/ad/artus_de_bretagne.html (consulté le 1^{er} juin 2013).

57 On constate que *Perceforest* et *Artus*, connus et appréciés aux xvi^e et xviii^e siècles, ont été redécouverts par des spécialistes du xviii^e siècle (Jean Barchilon) et du xvi^e siècle (Nicole Cazauran), dans les deux cas par l'intermédiaire des éditions renaissantes.

58 *Artus de Bretagne. Roman en prose de la fin du XIII^e siècle*, éd. critique du ms. Bnf, fr. 761 par Christine Ferlampin-Acher, Paris, Champion, coll. « Classiques français du Moyen Âge », 2017.

Cependant cette redécouverte des œuvres ne suffit pas à les constituer en corpus. L'élaboration en corpus est assez récente : c'est le fait par exemple de Michelle Szkilnik, quand elle rapproche *Ysaïe* et *Perceforest*, et de Jane Taylor, lorsqu'elle étudie les structures communes à ces œuvres. L'approche structurale et l'engouement pour l'intertextualité ont renforcé l'impression d'une cohérence entre ces textes et ont contribué à leur revalorisation esthétique. Dès lors il semble pertinent de parler de corpus arthurien tardif : j'ai développé cette approche dans la conférence plénière que j'ai prononcée au congrès arthurien de Bristol en 2011, un certain nombre de points communs apparaissant (la marginalisation du roi Arthur, l'intérêt généalogique, l'importance de l'onomastique, les reprises arthuriennes, une certaine pratique de l'entrelacement et du pastiche, la fabrique du folklore, la dimension antequaire, l'enjeu politique, la dimension plus francophone que française, l'engouement pour le merveilleux et surtout le féerique, le goût pour la lyrique, etc.)⁵⁹.

198

Pourtant de nombreux problèmes se posent, que je ne ferai qu'esquisser ici en ouvrant la discussion à la fois sur la notion de corpus et sur le qualificatif *tardif*. Le corpus n'est pas très nourri et il est hétérogène, entre l'épisodique et bref *Papegaut* et le cyclique et monstrueux *Perceforest*, entre *Artus* qui s'adjoint des suites comme les proses du XIII^e siècle et un texte irrémédiablement clos comme le *Papegaut*... Plus je travaille ces textes, plus *Perceforest* me paraît un hapax (ce dont la réception ancienne rendait déjà compte) qui risque de fausser la perspective. Par ailleurs ce corpus peut se laisser facilement étendre : l'engouement pour l'arthurianisme à la fin du Moyen Âge, la porosité générique et la pratique de l'interférence des matières étudiées par Richard Trachsler font que les allusions et les insertions arthuriennes envahissent la littérature et que la notion de « matière » arthurienne peut sembler plus pertinente que celle de corpus arthurien. Que faire de la Brocéliande de *Ponthus et Sidoine*, des expéditions avaloniennes des gestes tardives, de cet hybride génial qu'est *Le Chevalier errant* de Thomas de Saluce, des romans de Mélusine⁶⁰? Par ailleurs, on réécrit beaucoup, on compile, à la fin du Moyen Âge : où commence l'œuvre originale? Enfin, peut-on négliger la dimension européenne de ce corpus, avec ces traductions et le transfert du manuscrit vers l'imprimé? Autant de pistes pour discuter le corpus.

Le terme *tardif* est aussi problématique. Il suppose une période centrale, classique. Comme je l'ai montré⁶¹, si le roman en prose tardif vient après les grands cycles du XIII^e, les romans en vers tardifs viennent après Chrétien de

59 « La matière arthurienne en langue d'oïl à la fin du Moyen Âge : épuisement ou renouveau, automne ou été indien? », art. cit., not. p. 276.

60 *Ibid.*, p. 267 sq.

61 *Ibid.*, p. 273-274.

Troyes... d'où un décalage. D'autant que la notion de « fin de Moyen Âge » n'est évidente ni pour les historiens, ni pour les littéraires. Par ailleurs « tardif » porte implicitement un jugement, qui laisse planer un soupçon de décadence. Les romans en prose tardifs seraient des textes qui récrivent les proses du XIII^e, jusqu'à épuisement. Or on peut se demander, au vu de leur réception au XVI^e, et de certains enjeux que l'on peut dégager dans *Perceforest* en particulier, si ce ne sont pas moins des romans post-XIII^e siècle que des romans prérenaissants, ce qui change tout à fait la perspective et explique leur relatif succès au XVI^e siècle. Ce corpus, s'il existe, mérite d'être lu comme réécriture des proses du XIII^e, d'être évalué pour lui-même, dans son temps, mais il vaut aussi beaucoup pour sa réception et le rôle qu'il a joué dans l'histoire du roman et son évaluation. Beaucoup reste à faire sur ce point, car le désamour pour les romans arthuriens à l'époque classique ne règle absolument pas le problème. Ces romans, parce qu'ils ont été à la fois lus et critiqués par des doctes, et diffusés par des médias plus vulgaires, ont irrigué en profondeur les mentalités et la littérature, beaucoup plus que Chrétien de Troyes, du moins jusque vers 1850.

L'idée d'un corpus arthurien tardif en prose qui, longtemps négligé, serait en train d'être redécouvert, peut être nuancée : d'une part l'oubli et la défaveur qu'a connus la matière arthurienne ne se superposent pas au monopole et à la faveur critique dont a bénéficié *Perceforest* (et à un moindre degré *Ysaïe* et *Artus*) ; d'autre part, l'idée d'un corpus tardif, si féconde soit elle, risque de fausser les perspectives au moins sur deux plans : la cohérence superficielle du corpus ne doit pas masquer que nous sommes en présence d'œuvres plus ou moins isolées, de tentatives originales, en une période où la littérature n'hésite pas à explorer les formes et à les métisser ; de plus, si ces œuvres sont à lire dans le sillage des proses du XIII^e siècle, elle sont autant tardives, peut-être, que précoces et prérenaissantes.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction : position du problème Élisabeth Gaucher-Rémond & Véronique Dominguez-Guillaume	7
---	---

PREMIÈRE PARTIE

HISTORIOGRAPHIE : THÉORIES ET NOTIONS

MÉTHODE ET IDÉOLOGIE

Nouvelles méthodes pour textes anciens : le <i>Joseph</i> de Robert de Boron et la querelle de la <i>New Philology</i> Patrick Moran.....	29
--	----

Réalisme et idéologie dans le <i>Guillaume de Dole</i> de Jean Renart : pour un changement de paradigme herméneutique Philippe Haugeard.....	43
--	----

AFFAIRES DE STYLES, QUESTIONS DE GENRE

Prolégomènes à toute critique des stéréotypes de la littérature médiévale : l'oiseau voleur dans <i>L'Escoufle</i> de Jean Renart Jean-Jacques Vincensini.....	63
--	----

Registre, style et manière dans la lyrique médiévale : les poèmes lyriques de Guillaume de Machaut et les doctrines médiévales des styles Ludmilla Evdokimova.....	75
--	----

La chanson de geste : une expérience critique, une expérience de la critique Jelle Koopmans	87
--	----

RECONSIDÉRER L'HOMME ET L'ŒUVRE

Philippe de Thaon le <i>coadunator</i> Vladimir Agrigoroaei	103
--	-----

Entre « cil qui l'escrist » et « cil qui fist » : de l'influence de Guiot sur Chrétien de Troyes dans <i>Le Chevalier au lion</i> Anne Rochebouet.....	123
--	-----

Le <i>je</i> des trouvères et les interprétations biographiques : les exemples contrastés de Gace Brulé et Thibaut de Champagne Marie-Geneviève Grossel	137
---	-----

SECONDE PARTIE

« EXPÉRIENCES CRITIQUES » : ÉTUDES DE CAS

MATIÈRE OU MANIÈRE ? LE ROMAN ARTHURIEN

La réception de la matière de Bretagne dans les romans en prose : Histoire(s) de sources et construction générique	
Hélène Bouget	157
« Deux sœurs qui ne sont pas sœurs » : le procès critique de la « fausse Guenièvre »	
Nathalie Koble	171
Le roman arthurien tardif en prose : un corpus négligé et réhabilité ?	
Pour un parcours critique et historiographique du Moyen Âge à nos jours	
Christine Ferlampin-Acher	187

HISTOIRES DE LA LYRIQUE

256	« L'amour courtois » : heurs et malheurs d'une notion critique	
	Michèle Gally	203
	Jaufré Rudel et l' <i>amor de lonh</i> , de Diez à aujourd'hui	
	Walter Meliga	217
	Froissart, un poète à la mode de son temps. Réception de Froissart poète au XIX ^e siècle : entre érudition et fiction	
	Patricia Victorin	231
	Table des matières	255